

Les Terres Promises

EXTRAIT

EXTRAIT

Les Terres Promises

Colette Mourey

EXTRAIT



EXTRAIT

Autres ouvrages de Colette Mourey :

Dans la même thématique « Destins de femmes » :

Aux Editions Memogrames :

Himaya.

Hélène.

Aux Editions du Menhir :

Dieu est à la caisse !

Dans la thématique « musique et musicologie » :

Parus aux Editions L'Harmattan :

Essai sur le Son mental – De résonner...à raisonner !

Synergies – de l'espace musical à l'espace urbain.

Paru aux Editions Edilivre :

Résonance

Parus aux Editions Marc Reift :

EMR 18752 L'Intelligence musicale

EMR 18665 Introduction au Contrepoint

EMR 18649 Du Contrepoint au Contrepoint atonal

EMR 18666 Introduction à l'Harmonie et à L'Orchestration tonales

EMR 18690 Vers une approche de l'Objet musical et de sa Médiation

EMR 18694 Vers une approche des Ecrits musicaux

EMR 18696 Vous avez dit Baroque ?

EMR 18723 Vous avez dit Classique ?

EMR 18512 Comment écouter une Œuvre musicale ?

EMR 14239 De l'Atonalité à l'Hypertonalité

EMR 14238 Eléments de Composition hypertonale

EMR 14293 Séance quotidienne de Relaxation-concentration

EXTRAIT

Avant-Propos

« Il existe pour le pauvre en ce monde deux grandes manières de crever, soit par l'indifférence absolue de vos semblables en temps de paix, ou par la passion homicide des mêmes la guerre venue. »

Louis-Ferdinand Céline (1894-1961)

La vague vous l'a apportée, Raicha, ma mère, mollement abandonnée et comme offerte, parmi les algues, les méduses, les crustacés, les cailloux et les boulettes noires que laissent les résidus de pétrole sur vos côtes, le ventre lourd de ma présence : ou, plutôt, elle a pénétré sur le continent européen depuis une plage prisée des touristes, à l'aube, totalement inanimée, froide et inerte dans les bras de ses intrépides et généreux sauveteurs qui l'ont immédiatement branchée sur une respiration artificielle, puis étroitement surveillée, durant le plus long jour de son existence, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin rouvrir largement ses magnifiques yeux mordorés sur cet Eldorado qu'elle ne connaissait pas et qu'elle avait cru trouver.

Tout en faisant ses premiers pas, sous le tiède soleil de l'Europe, cette clarté qui réchauffe si peu souvent, tant la noient les brumes de ces contrées humides.

Effarée, ahurie, l'âme encore imprégnée des visions que son expérience de mort imminente, jusqu'à ce qu'on la ranime, lui aura offertes, la métamorphosant, la faisant passer sans transition d'un état d'être à un autre - infiniment supérieur, elle git dans un lieu froid, blanc, aseptisé, survivant par la science et la technologie occidentales, répétant inlassablement : « Merci ! » aux hommes qui l'auront fraternellement ressuscitée.

Rapidement, elle sera engrillagée, comme les animaux du zoo voisin - peut-être représentons-nous un danger, pour ces villes bourgeoisement habitées ? Notre peau noire, comme notre dénuement total, une honte à dissimuler ? Une plaie qui attente au commerce, nuit aux affaires, fait fuir les touristes et leur argent ?

Il faut même subir un temps de quarantaine au bout duquel, durant d'interminables heures, on commence à remplir dossier sur dossier – des feuillets de toutes les couleurs, ma mère en aura vu passer !

Moi aussi, je revois Paris : il pleut en rafales, le ciel, strié d'ombres, menace, les mornes arêtes des

barres et des tours bavent leurs rectangles gris, que reflètent les flaques, sur le noir bitume d'avenues plus larges et plus encombrées les unes que les autres, tandis que sourd du sol, à intervalles réguliers, le grondement des métros ! Tandis que je me serre tout contre sa poitrine, Raicha m'explique le soleil, le désert, le village de cases avec sa place centrale, le puits à sec, leurs fragiles plantations, me fredonne une berceuse de là-bas, en me montrant, parallèlement, les décorations des vitrines de Noël, sans insister sur ses souvenirs des conflits et de la guerre – ceux-là, je les apprendrai plus tard, l'âge venu.

Il aura semblé, d'emblée, à la jeune-femme - de plus en plus étonnée, que toutes les couleurs ont subitement disparu, inexorablement avalées, d'une lampée, par cette dernière lame qui l'aura roulée sur le sable d'un haut-fond, au large d'une côte riante, après qu'elle ait fui la fournaise de l'incendie qui faisait rage à bord de leur rafiote.

Lorsque, à peine rétablie, elle pénétrera dans le camp qui accueille des réfugiées semblables à elle, ce sera en frissonnant, perpétuellement frigorifiée, ses minces vêtements rendus bien inutiles - puisqu'ils ne la réchauffent pas.

Après l'avoir généreusement rhabillée - chaudement mais d'étrange façon, on lui aura servi un plat très fade, qu'elle ne connaissait pas.

Cependant, une vie nouvelle croît dans son ventre et il faut qu'elle réagisse rapidement, si elle veut sauver aussi son enfant-roi, celui qu'elle aura appelé de tous ses vœux et qui respirera, à sa naissance, un autre vent que ceux qui auront, durant des siècles, courbé sur leurs terres incultes son père et les anciens de leur lignée avant lui : ombres chères, dont les silhouettes se distinguent à peine, maintenant, à demi effacées par l'harmattan, le simoun et le sirocco de leurs contrées désertiques et que le sable enfouit, peu à peu, parmi d'autres vestiges de leurs cultures perdues...

Bambo, mon père, qui a sombré dans les flots - pris dans la bagarre et assommé par la masse humaine qui l'aura entraîné dans sa chute, ne sera pas là pour protéger sa famille naissante : lui qui aimait tant à prendre entre les siennes les mains de son adorable jeune épouse, lui qui avait pleuré d'une joie dont l'immensité le suffoquait lorsqu'elle lui avait appris qu'il serait, pour la première fois, bientôt papa...

Raicha n'a pas une éducation occidentale, mais elle est courageuse et habile à tout faire. Elle apprend vite, aussi, et sa volonté inébranlable l'aide à parler, malgré le barrage de la langue, à se faire reconnaître, à insister pour qu'on remplisse, sans faille, les papiers qui lui seront nécessaires - précieux sésame, que cette estampille d'exilée

politique, puisqu'elle est chrétienne au milieu de pays musulmans et ressortissante d'un pays en guerre, et qui pourra même lui permettre de se proposer un jour à l'embauche.

Passés les barbelés qui cernent leur retranchement parisien, la jalousie et la haine tissent leurs toiles serrées - comme l'araignée qui a besoin d'un insecte, et le regard limpide de ma mère, qui vient de vivre le cauchemar d'une douloureuse seconde naissance, sur un continent inconnu, puis ce troisième transfert, vers le pays dont elle connaît un peu la langue, ne sait pas bien répondre aux jaunes réflexions qu'on lui lance, depuis les trottoirs de la capitale.

Son salut, elle le sent - elle le sait, même ! c'est comme un refrain qui emplît progressivement son esprit tout entier, devenant une irrésistible obsession, consistera à vouloir marcher, encore et encore, sans relâche, jour après jour, comme elle l'aura toujours fait : s'avancer le plus loin possible au cœur de ces contrées apparemment hostiles, où elle finira bien, songe-t-elle, par trouver un lieu d'asile dans lequel enfanter paisiblement.

C'est pourquoi je naîtrai, comme Jésus, parmi les animaux, les bois et les prés, sur une botte de paille tout juste défaite, dans un cabanon qui servait, de temps à autre, d'étable.

Pas à pas, c'est d'abord pour moi, son petit, qu'elle aura voulu continuer à cheminer sans faillir, pour m'abriter et que, sans cesse, je sois toujours nourri en suffisance, que je ne connaisse jamais la guerre, ni la faim qu'on éprouvait, là-bas, autrefois, si souvent, dans notre clan.

Peut-être, pense tout de suite fièrement Raicha en contemplant ce nouveau-né dont elle aura accouché seule - mais libre, que je saurais écrire et même un peu lire !

Mais je devrai, m'inculque-t-elle immédiatement, entretenir le souvenir de mes origines, connaître ma culture, nos coutumes, nos lois ancestrales, nos rites, nos légendes et nos chansons - qui évoquent si bien les dieux de mon pays natal, et opérer un amalgame avec la science occidentale qui va m'être apportée.

Je vis, chaque jour, en honorant mes ancêtres.

Quant à ma mère, dont j'évoque brièvement, ici, les premières conquêtes de rescapée, juste après leur naufrage, en fait de marche – même si elle a connu de très longs voyages à pied, c'est surtout un cheminement intérieur qu'elle va entreprendre, depuis qu'elle a foulé le sol européen, et qui la mènera, une fois acquis cette liberté et ce statut social qu'elle briguera sans relâche, à un éveil inattendu, tant intellectuel que spirituel.

Elle souhaitera témoigner de son expérience de mort imminente, ce qui la placera à l'avant-garde de la pensée occidentale - très exactement à la croisée des chemins entre Orient et Occident, rencontrant, dans la suite de chacune de ses conférences, autour de ses ouvrages, des sommités scientifiques et des penseurs de tous bords.

Je n'oublie pas, non plus, de saluer, très respectueusement et avec une profonde reconnaissance, mon père d'adoption, cet homme généreux qui m'a tout de suite reconnu - travailleur inlassable ! qui m'a aimé d'un amour sans limites, comme ensuite les siens, mes frères cadets, et qui nous a, tous les trois, élevés dans le respect de notre démocratie laïque et le devoir de donner, inlassablement, à notre patrie, en remerciement pour les études que nous aurons pu y mener à bien, nous assurant non seulement une belle situation mais, surtout, une parfaite intégration à une société qui est totalement nôtre aujourd'hui.

C'est par ma mère que j'ai mieux connu Jésus et Marie, comme ce Dieu qu'elle nous emmenait prier, dans la petite chapelle de notre village campagnard. Nous allions, en famille, aux offices de Noël et de Pâques, avec la vision d'autres naissances et d'antiques sacrifices.

Mon père, lui, nous initiait au débat démocratique, tandis qu'il nous aidait,

progressivement, à prendre toute notre place, dans l'espace public.

Ainsi, malgré nos corps différents des autres - taillés pour d'autres climats et d'autres paysages, nous grandissions en paix, tout en adoptant progressivement les accents et les coutumes d'une campagne qui nous aura très largement ouvert ses bras.

Le naufrage et la résurrection de ma mère, ainsi que ses errements forcés, physiques et mentaux, que j'ai brièvement retracés ici, un peu en désordre, à mesure que mes pensées se faisaient jour, ce sont mes origines, mes premiers moments de vie – tout juste après ma naissance dans une modeste grange, moi qui, aujourd'hui, exerce ma profession, comme médecin engagé dans l'humanitaire, auprès des nombreux migrants qui m'arrivent quotidiennement, en flux de plus en plus imposants, tout d'abord muets et résignés, humble troupeau dont j'observe l'immense détresse, dans la salle d'attente qui jouxte mon espace de consultations.

C'est aussi pour eux que je témoigne.

Et sûrement pour eux que le Seigneur nous rappelle, à tout instant, d'être de fidèles bergers.

Cela, je l'enseigne à mon fils, à chaque Noël.

Enam

Préface

Ils ont essayé de nous dissimuler : ils ne savaient pas que nous étions les ferments d'une culture nouvelle.

De nombreux cadavres de migrants – privés de leur nom, reniés de leur patrie, inconnus ! gisent - sans sépulture, au fond de la mer Méditerranée, sans qu'il soit possible de les identifier, puisqu'ils ont très peu d'effets personnels autour d'eux, ayant tout concédé – papiers et richesses, aux réseaux de passeurs qui auront organisé leur funèbre voyage.

Et la grande bleue, tant prisée des vacanciers - qui résonne à intervalles réguliers des cris et des rires des enfants, devient à jamais leur tombeau.

Ou bien, si, par extraordinaire, on les a repêchés, ils sont très vite – anonymement ! enterrés dans des fosses communes, puisqu'on ne peut pas leur retrouver de proches et qu'on ignore, par ailleurs, tout de leurs rites et de leurs coutumes.

C'est de plus en plus fréquent, même si cela a commencé à la fin du siècle dernier.

Peut-on poursuivre ainsi le génocide le plus large et le plus massif de l'histoire, sans s'émouvoir ?

Partout, le long des côtes européennes, des marins et des pêcheurs sont en première ligne pour prendre soin des rares rescapés, les nourrir, les vêtir, les réconforter, les initier aux rudiments de leur langue et commencer à remplir les indispensables documents officiels qui les ressusciteront – leur générosité sans limites vient de ce que, eux aussi, ils connaissent la misère !

Mais pourront-ils éternellement endiguer ces flux ? qui se font de plus en plus conséquents ?

Depuis les côtes africaines monte, aussi, la tragique clameur de ceux qui ne reverront jamais les leurs, qui ne connaîtront pas les dernières étapes de leurs destinées, qui ne savent, enfin, parmi toutes ces guerres qui font rage, ajoutant aux famines et aux catastrophes climatiques – puisque le désert avance inexorablement, s'il faut pleurer leurs disparus et honorer leur âme, ou attendre, jour après jour, des nouvelles qui ne viennent pas...

Aksil

1

Marie

Ni Marie, ni Maryam, ni même Humam et, avant lui, Aman et les anciens de leur lignée, ne savent qu'on est, à l'échelle de l'histoire occidentale, officiellement le 24 juin 1991, date qui correspond à la traditionnelle fête de Jean le Baptiste, à l'orée de la dernière décennie d'un siècle cruel, au cours duquel se sera, à de nombreuses reprises, déchaînée la bête humaine ! Et qu'on y vit des instants cruciaux, puisqu'ils sont le prélude à une tragédie qui va, très rapidement, se développer à grande échelle, dans la mesure où, dans l'indifférence générale, les naufrages, sur la mer Méditerranée, vont se reproduire, encore et encore, toujours plus nombreux, sans cesse mieux organisés, en amont, par des réseaux de bandits – pirates des temps modernes ! que leurs proies enrichissent incommensurablement, au point de pouvoir même corrompre les politiques ...

Si la détresse de Marie, accouchant dans une étable, est, encore de nos jours, célébrée partout dans le monde - tandis que l'on connaît aussi le

récit du périple de Moïse guidant tout un peuple à travers le désert, il faudra pareillement commémorer et honorer ces défunts, leurs épouses et leurs enfants, victimes d'une traite humaine indigne de notre société - qui se croit évoluée, inventer la cérémonie expiatoire et rédemptrice qui leur apportera un peu de Paix - à eux-mêmes, tout autant qu'à leurs familles, restées au pays. Enfin, si, par l'eau, Jean – que l'on évoque, en cette aube naissante, baptisait, dans le désert, attendant le Soleil d'un Sauveur annoncé, alors, quel feu devrait consumer nos cœurs, aujourd'hui, pour les ouvrir pleinement à la dimension fraternelle ?

Des étoiles orangées traversent de part en part la voûte céleste, comme des flammes fulgurantes dont l'effroyable chaleur semble vouloir avaler les noirceurs de la nuit, sous l'immense globe étoilé qu'éclaire sauvagement la tornade et dont chaque impétueuse vague referme bruyamment l'arrondi.

Une clameur démultipliée enfle, râle, écume, tandis que, son corps inerte, balloté et tournoyant, Raïcha dérive interminablement, durant une aube glaciale, accrochée à je-ne-sais-quels résidus en bois, sur les arêtes desquels se figent les élans du jour.

Et, pourtant, comme un soleil qui la transpercerait, une impérieuse pulsion de vie soutient ses membres meurtris, relève – malgré elle, sa tête, dilate ses poumons, fait battre faiblement son cœur...

Elle, moi, Bambo, son époux, je l'ai vue quitter ce monde, abandonnant d'un coup ses maux, ses croyances, son maigre savoir et tout ce qui l'attachait à cette enveloppe corporelle que le courant entraîne inexorablement, dorénavant, vers on ne sait quelles contrées inconnues...

Pas très loin, toute la journée, on joue et court, sur les plages et les premiers vacanciers, qui ont investi les modestes criques, en contrebas des falaises, ont coutume de plonger en riant, de crawler pour s'épater mutuellement, d'explorer, avec leurs masques, les fonds marins et de s'éclabousser, par plaisanterie.

Les hôtels commencent à fleurir, on en est aux prémices d'une réorientation économique qui apportera enfin la richesse à ces îles paradisiaques, encore couvertes des étroites maisons blanches des pêcheurs et fleurant bon les algues, les crustacés et le poisson.

Il est vraiment regrettable que, par ce beau temps, aucun surf n'ait, dès les premières lueurs du jour, poussé jusqu'au banc de sable qui se découvre et

que l'on entraperçoit, au large, depuis les terrasses coquettement aménagées !

Seuls les mouettes et les goélands le survolent à grands cris...

Raicha ne sait pas nager.

Dans son pays, l'eau est sacrée : femme du désert, elle n'en aura connu que celle de ce puits à demi asséché que l'on sollicitait quotidiennement, jusqu'à être forcés de s'expatrier vers des zones plus humides dans lesquelles, jusqu'à la prochaine saison des pluies, ils trouveraient des mares et des étangs un peu plus vastes.

Non, Raicha ne sait pas nager.

Lorsque survient la mousson, comme les siens, elle ouvre grand la bouche et aspire en riant, par larges goulées, les frais jaillissements nourriciers qui vont faire reverdir leurs brousses et qui leur permettront de planter.

Raicha ne peut pas nager.

Pour elle, l'Eau fécondatrice fait partie de ces énergies sacrées et divinisées qu'elle honore périodiquement, durant leurs fêtes rituelles, pour lesquelles tout le village se rassemble et danse, sous la conduite de leur mage-sorcier.

C'est pour cela qu'elle ne luttera même pas contre

cet élément liquide, qu'elle laisse prendre possession de son âme en s'offrant à lui.

Tandis que tout roule et s'écroule, autour d'elle, provoquant l'éboulement de son univers, c'est l'insouciant désert de ses premières années qui s'impose à sa vision, alors qu'elle trotte, innocente, vêtue d'un linge léger, en suivant les sillons et les pentes du sable sec, et que, autour de leurs enfants, les femmes marchent posément, rapportant l'eau du puits lointain dans de grandes cruches brunes posées sur leurs têtes : ce froid liquide qu'elle boira tout à l'heure et que l'on ne gâcherait pour rien au monde...

Dans leur clan, tous sont solidaires, élèvent ensemble les petits, leur montrent, peu à peu, un à un, par mimétisme, les gestes de la vie – destinés qu'ils sont à prendre la relève ! et l'on prie, chaque jour, collectivement, pour la guérison des malades et pour qu'enfin la pluie revienne...

Soudain, de nouveau à demi-consciente, Raicha, terrorisée, se sent vraiment envahir par l'eau, dont le courant s'infiltré jusque dans ses poumons : cruellement brûlée, blessée, choquée, elle tousse, crache, réagit : elle s'agrippe, résiste un moment, puis, finalement, fusionne à nouveau dans la vague amère qui l'absorbe et la pousse, sans qu'elle sache trop bien où elle va : vers l'enfer ? vers le paradis ?

Accepter : c'est ce qu'elle a toujours fait, depuis toute petite, obéissant à leurs lois, priant comme on le lui apprenait, tenant sa place de fillette, puis d'adolescente, travaillant continuellement, sans jamais se révolter, avec, sur son beau visage, toujours, un sourire engageant – celui qui donne sans compter et qui se dévouera à guérir tous les maux de la terre. Elle est pure comme Marie - comme Maryam, sa propre mère, droite comme l'était Humam, son père et toute leur lignée avant lui, confiante, sans limites, dans les éléments – le soleil, l'eau, la terre et le ciel, qui semblent apparemment s'être, aujourd'hui, révoltés contre son existence.

Elle s'efforce, tant bien que mal, de ne plus avaler l'épais liquide salé, se débat par intermittence quand elle se noie, se raccroche désespérément à son radeau improvisé, manque crier lorsque des algues ou des poissons la frôlent désagréablement : surtout, pour son enfant, maintenir sa tête hors de l'eau, respirer !

« Hume le vent, ma fille ! »

Lui avait montré son grand-père, Aman, alors qu'il revenait d'une chasse fructueuse et qu'il lui montrait le gibier dont tous se régalerait.

Elle avait avidement respiré l'air sec et chaud qui s'élevait du sol en tourbillons légers, jusqu'à ce

qu'un jour, à la mission, on lui ordonne :

« Prie ! »

Et que, peu à peu, dans le souffle de la terre, se dessine la frêle blanche statuette de Marie la bienheureuse, offrant au monde son enfant...

C'était lorsque les sœurs s'installèrent près de leur village, leur apprenant à invoquer - comme elle le fait à présent, Dieu, Jésus et Marie, et les effigies des Saints que les femmes du clan ornementaient et paraient de leurs propres bijoux, dans la pénombre de la case qui servait de chapelle.

Tandis qu'elle soulève désespérément son corps malade, sans rien pouvoir apercevoir à l'horizon - noyé des vagues et des brumes de la nuit, un cantique lui revient :

« Plus près de toi, Seigneur ... »

On est au troisième jour, celui qui devrait lui être fatal !

A nouveau, tétanisé, raidi, paralysé, son organisme - qu'elle ne gouverne plus ! s'effondre, inconscient.

Cela devient presque un jeu de l'observer, de là-haut, cette enveloppe corporelle dont elle était prisonnière, alors que son âme n'éprouve plus aucune sensation, ni de peur, ni de douleur, ni de froid - nimbée qu'elle est dans l'ouate tiède d'un

amour inconditionnel, dont elle sait l'infinitude.

A mesure qu'elle oublie ses souvenirs, ses souffrances et ses émotions, son être se dilate jusqu'aux confins de l'horizon, s'élargissant incommensurablement, à mesure qu'il se fond dans cette vaste unité du grand Tout, avec lequel sa conscience fusionne, très doucement, en mots de lait.

Tous les dimanches, enfant, elle avait pieusement chanté avec la communauté ; puis, tout le monde se rattroupaît, sur la place du village, pour un repas collectif festif, durant lequel leurs propres mélodies et leurs danses traditionnelles prenaient progressivement le pas sur celles qu'on venait de leur apprendre.

Grâce à la mission, Raicha commençait à ânonner, traçait quelques lettres et devenait un peu bilingue. Par les siens, elle avait appris le respect pour la lignée et cet amour qui les unissait et présidait à la bonne ordonnance de la vie dans leur clan.

Quelle tendre lumière, que cette prime enfance, au cours de laquelle les reprenaient les femmes et les sœurs de l'école, aussi chaude que celle qui l'emmitoufle, à présent, dans un nuage immaculé qui lui cache la nuit !

EXTRAIT